

La politique comme économie libidinale
La télécratie contre la démocratie, de Bernard Stiegler.
Flammarion, 266 p.

Filippo Palumbo

Numéro 216, septembre–octobre 2007

La démocratie... et après?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palumbo, F. (2007). La politique comme économie libidinale / *La télécratie contre la démocratie*, de Bernard Stiegler. Flammarion, 266 p. *Spirale*, (216), 12–13.

La politique comme économie libidinale

LA TÉLÉCRATIE CONTRE LA DÉMOCRATIE de Bernard Stiegler

Flammarion, 266 p.

par FILIPPO PALUMBO

Sais-tu comment le diable tourmente les âmes en Enfer? Il les fait attendre!
— C. G. Jung

Publié en 2007 sous forme de lettre ouverte à l'intention des candidats aux élections présidentielles françaises (Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal), *La télécratie contre la démocratie* met de l'avant une critique radicale de ce que Stiegler appelle le « *populisme industriel* », lequel règne désormais en France comme dans la plupart des démocraties contemporaines. Par un usage illégitime des médias, le populisme industriel place la grégarité et la xénophobie au cœur de l'action politique et transforme les individus en foules mimétiques. L'auteur tâche de montrer comment une pratique politique fondée sur un emploi non réfléchi des appareils télécratiques tend à tirer la démocratie vers une « *régression instinctuelle de masse* », en contribuant ainsi à anéantir les liens sociaux et, par là même, à installer chez le peuple français le désarroi, le désamour pour le monde et la mélancolie face au changement vers le pire¹.

L'auteur conçoit le contexte politique en termes d'économie libidinale : de même que l'appareil psychique, les sociétés hyperindustrielles présentent un équilibre instable ; plus précisément, elles sont « *métastables* », ce qui signifie que les processus d'individuation collective qui les traversent demeurent toujours à la limite du déséquilibre (c'est ce qui leur permet de se transformer). La société de marché s'avère un terrain de lutte où les forces de la sublimation s'opposent à d'autres forces menaçant d'instaurer l'empire des pulsions. Selon l'auteur, les appareillages de télécommunication et les technologies numériques mises en œuvre par les « *industries de programmes* » permettent aux « *fossoyeurs de l'avenir démocratique* » de prendre le contrôle des processus qui gouvernent l'économie libidinale afin d'organiser la régression des individus vers « *le règne de la bêtise et le degré zéro de la pensée* ».

Les analyses foucaaldiennes de la société de contrôle, en tant que milieu où le pouvoir opère sans la médiation de dispositifs régissant les pratiques productives et les comportements mimétiques, préparent le terrain pour l'examen de la télécratie (ou populisme industriel) auquel Stiegler consacre son ouvrage. L'auteur part de la prémisse selon laquelle les médias permettent au pouvoir de

pénétrer entièrement et immédiatement les cerveaux et les corps des individus jusqu'à les organiser dans la totalité de leurs activités. La télécratie réalise la subsumption de la société sous le pouvoir politique tout en transformant ce dernier en marché de la plus-value pulsionnelle.

Le « on »

Au plan de l'individuation psychique, nous dit l'auteur, la télévision et le marketing tendent à se substituer à l'objet de l'identification primaire (le couple parental) et à détruire le surmoi à la racine. L'individu est infantilisé par le dispositif télécratique. Il devient par là un « on », c'est-à-dire une non-personne, un non-individu ; un fond sans figure, « *un écran sans texte, une surface sans profondeur* ». Le « on » est le fruit mûr du régime télécratique, c'est l'existence qui se décharge de toute détermination propre et personnelle et qui se rend ainsi disponible pour être réorganisée et normalisée dans des foules artificielles. Le déchargement des existences, écrit Stiegler, est ce qui constitue notre époque, il résulte du fait que « *l'économie des services [...] nous a lentement mais sûrement habitués à ne plus être responsables de nos façons de vivre, les ayant abandonnées à des fabricants de concepts de marketing* ».

Dans les pays hyperindustriels contemporains, l'appartenance au groupe constitue la façon prévalente de surmonter la séparation. La foule artificielle est une machine abstraite où le soi disparaît et se transforme en une entité dépersonnalisée. Le « on » est ce par quoi l'individu, en tant que pièce du dispositif abstrait nommé foule, trouve un semblant de salut dans la conformité des sentiments et des coutumes, dans la servilité la plus révoltante, une servilité qui apparaît sous le jour d'une fausse libération. La société de marché a besoin d'individus qui tout en ayant le sentiment d'être autonomes et indépendants, de n'être soumis à aucune autorité ou contrainte intérieure, s'insèrent cependant sans frictions dans la machine capitaliste qui opère aujourd'hui selon une logique de contrôle immédiat de la production et de la reproduction de l'existence.

La foule est un excellent mécanisme de contrôle car elle fait en sorte que tous obéissent aux mêmes ordres, chacun demeurant néanmoins convaincu qu'il suit son propre désir. Par un habile jeu de renversement dialectique, l'individu se libère grâce au conformisme. Pris dans le filet que le pouvoir tisse à même son cerveau, l'homme s'oublie lui-même et noie son « soi » dans l'être impersonnel et abstrait. Cette « noyade » produit une impression de plaisir qui l'aide à rester « consciemment inconscient » du déchargement de son existence. Selon une remarque lumineuse d'Aristote (*De l'âme*), quand on nage sans cesse dans la même eau, il devient difficile de comprendre ce que c'est que l'eau : « *l'eau pour un poisson c'est ce qu'il ne verra jamais : il ne voit qu'à travers elle* ».

La désintégration du travail

La télécratie, conséquence ultime des économies de services, s'avère une forme de domestication de l'être qui démantèle la production des savoirs et réduit l'homme à une condition de passivité tragique. Le dressage, nous dit Stiegler, est aussi « *un dressage du corps laborieux tel qu'il n'est*

plus qu'une force de travail et n'a donc plus rien à savoir : le savoir est passé dans la machine ». Mais, faudrait-il ajouter, cette machine est devenue immatérielle. Elle n'est rien d'autre qu'une pure contrainte astreignant les individus — infantilisés et déresponsabilisés sous le rapport de la motivation à l'activité — à reproduire de manière irréflectée des comportements mimétiques. Comme le rappelle Fromm, un homme poussé à un travail incessant par un sentiment d'insécurité et de solitude profondes est esclave d'une tendance pulsionnelle et son activité est en fait une passivité : « *il est victime et non acteur* ». Les jeunes travailleurs français, écrit Stiegler, ont témoigné de leur malaise envers la destruction du travail orchestrée par des représentants politiques qui n'ont pas compris la différence entre le concept d'« emploi », en tant que forme anodine et anonyme de servilité aliénant l'individu à lui-même, et le concept d'une activité économique, laquelle n'apporte pas seulement des revenus mais aussi des motifs de vivre une vie qui ne soit pas simplement survie. Restituer à l'homme la possibilité de se consacrer à une activité rendue possible par la liberté et l'autonomie intérieure, voilà l'enjeu que Stiegler pose à une classe politique responsable d'avoir refoulé le fait que l'économie de service conduit le désir, et par là même l'avenir démocratique, à sa ruine. « Emploi » est le nom que l'on donne aujourd'hui à une force de travail de plus en plus disqualifiée, tout en étant de plus en plus spécialisée : la diffusion du système de l'emploi « flexible » comporte la perte du savoir-faire, du savoir-vivre, ainsi que la désaffection par rapport à la vie et le sentiment d'une solitude insurmontable.

Stiegler en arrive au constat que l'être humain a besoin de surmonter la séparation, de fuir la prison de sa solitude, de remédier à la perte de son savoir-faire et de son savoir-vivre court-circuités irrémédiablement par la montée des économies de service qui ont transformé l'individu en un produit semi-fini circulant sans raison spécifique à l'intérieur de la « cage de fer » de l'univers contemporain. Les portes d'Éden étant fermées, la société de marché réalise à la lettre la doctrine kantienne de la progression de la connaissance en programmant l'autodestruction de la démocratie par le choix satanique d'une adresse pulsionnelle à l'endroit du désir. Le populisme industriel ouvre la voie à des forces susceptibles de démolir l'économie libidinale, en provoquant le reflux du désir lui-même vers ses composantes égoïstes. Dans la France actuelle, de même que dans les autres démocraties occidentales, les politiciens tâchent de remédier à la désindividuation et à la dépersonnalisation, en provoquant des sentiments de grégarité et d'appartenance à une foule mimétique, en s'adressant « pulsionnellement » à ce que Stiegler nomme la « souffrance du désir » : souffrance qui découle immédiatement de l'échec absolu à surmonter l'impression que l'existence soit une geôle insupportable.

La démocratie

Selon Stiegler, il n'y a aucune fatalité à ce que le processus de régression pulsionnelle caractérisant la télécratie soit irréversible et à ce que le capitalisme s'autodétruit en nous détruisant avec lui. De ce fait, le dessein de *La télécratie contre la démocratie* est de mettre en place une « organologie politique » en tant qu'étude des conditions auxquelles se fait jour l'avenir démocratique. Le lecteur attend tout au long des 260 pages du livre le développement du projet annoncé par l'auteur. Néanmoins l'attente s'avère vaine, car l'ouvrage de Stiegler est entièrement consacré au fonctionnement des pièces de la machine télécratique; l'analyse de la démocratie n'y trouve pas sa place. Ayant trop réfléchi aux mécanismes moyennant lesquels l'économie capitaliste prend possession des individuations collectives, à savoir la trans-individuation, l'auteur comprend mieux en définitive la télécratie que la démocratie, si bien que le projet d'une nouvelle économie politique industrielle qui abandonne le modèle capitaliste tout en restituant à la société la possibilité de vivre par ses motifs seuls — et non par la contrainte — demeure lettre morte. De même que l'analytique existentielle heideggerienne, l'organologie politique se tourne vers une négativité structurellement inapte à produire un positif par reversement dialectique.

En effet, la thèse majeure défendue par Stiegler est que la démocratie ne peut se constituer qu'en faisant appel à des forces susceptibles de la détruire. Selon l'auteur, ce qui cimente le lien politique est cela même qui le court-circuite. De manière paradoxale, « *la domination hégémonique du marché sur la société [...] apparaît comme ce qui seul permet de différer la destruction totale du collectif* ». Tout est organisé pour que ce soit le marché lui-même qui garantisse la société contre la ruine de l'individuation collective. Dès lors, l'aliénation télécratique, conçue comme état avancé de dissolution de l'économie libidinale, ne renvoie pas à une possibilité politique plus essentielle ou plus élevée. « *La télécratie est la condition de la démocratie depuis l'âge de la technique, depuis que l'écriture permet une télévisée.* » À en croire Stiegler, elle s'avère la pierre de touche de toute forme de résistance démocratique. L'organologie politique consiste alors à « *prendre soin là où le remède devient poison et à faire en sorte que le poison redevienne remède* » ; sa tâche primordiale est de critiquer ce qui tire le monde vers le pire et de faire en sorte que le changement aille dans le sens d'un progrès vers le meilleur. On pourrait rétorquer à l'auteur que la thèse d'une constitution télécratique du désir infirme tout jugement moral porté à l'endroit du devenir de la société de marché. S'il est vrai que la démocratie n'existe que dans l'immanence de la télécratie, il s'ensuit que là où Stiegler voit un mouvement téléologique instable, ou « *métastable* », tendu entre les pôles du mal et du bien, il n'y a en réalité que des indices d'un réajustement machinique correspondant à un nouvel équilibre systémique. Démocratie et télécratie ne sont que des lieux où la machine autarcique nommée société de marché démonte et ré-assemble elle-même ses propres pièces ; or, contrairement à ce que pense l'auteur, cela ne correspond ni à une régression ni à un progrès.

Stiegler ne semble pas renoncer à jouer la carte du dualisme métaphysique et de la transcendance afin de se tirer du pétrin de la politique pulsionnelle. Il soutient, en effet, que l'antidote au mal télécratique est une société d'information qui ne soit pas une société de marché. Or le projet de socialisation du fond télécratique en dehors de l'économie capitaliste mis de l'avant par l'auteur ressemble au dessein de celui qui, désirant combattre le fléau de l'alcoolisme, se mettrait en quête d'un alcool ayant la particularité de rendre les individus sobres et tempérants. Prétendre que la technique soit susceptible d'un usage non « alcoolique », c'est oublier qu'il n'est pas d'alcool sans éthanol. ☉

1. Sur la pensée et les travaux de Bernard Stiegler, voir également, en ces pages, l'article de Frédéric Rondeau, « *La relance du désir* » consacré à l'essai *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel* (Paris, Flammarion, 2006). Bernard Stiegler a également accordé à Frédéric Rondeau, dans ce numéro, une entrevue pour le compte de *Spirale*.